



JENNIFER L.
ARMENTROUT

TITAN
CONFUSION

JAI
LU

TITAN
C o n f u s i o n

DE LA MÊME AUTRICE
AUX ÉDITIONS J'AI LU

Le sang et la cendre

1 – *Le sang et la cendre*

Lux

1 – *Obsidienne*

1.5 – *Oubli* (numérique)

2 – *Onyx*

3 – *Opale*

4 – *Origine*

5 – *Opposition*

Obsession

Covenant

1 – *Sang-mêlé*

2 – *Sang-pur*

3 – *Éveil*

3.5 – *Élixir* (numérique)

4 – *Apollyon*

5 – *Sentinelles*

Dark elements

1 – *Baiser brûlant*

2 – *Toucher glaçant*

3 – *Ultime soupir*

Le Précurseur

1 – *La foudre et la fureur*

Ombre et mystère

1 – *Envoûtée*

2 – *Troublée*

3 – *Fascinée*

Origine

1 – *Étoile noire*

2 – *Flamme obscure*

À huis clos

À demi mots

Jeu de patience

Jeu d'innocence

Jeu d'indulgence

Jeu d'imprudence

Jeu d'attirance

Jeu d'inconscience

L'éternité, c'est compliqué

Si demain n'existe pas

Ne te retourne pas

Jeu de confiance (numérique)

Jeu de méfiance (numérique)

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Paola Appelius

JENNIFER L.
ARMENTROUT

TITAN
C o n f u s i o n

J'AI
LU

Titre original
THE RETURN

Éditeur original
Spencer Hill Press, Contoocook, USA

© Jennifer L. Armentrout, 2014

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2023

Ce livre est destiné à un public de jeunes adultes avertis.

Il raconte les aventures d'un garçon ultra sexy et chaud bouillant, bourré de talents, qui sera décrit avec moult détails à se pâmer. Même les scènes où il évolue torse nu – ce qui arrive souvent – peuvent s'avérer trop torrides pour de jeunes lectrices. Vous voilà prévenues.

*À toutes les groupies de Seth...
Attention les yeux.*

*Irrité contre ses enfants,
contre ceux qu'il avait fait naître,
Ouranos les appela Titans,
exprimant par ce mot leur œuvre coupable,
et les menaçant pour l'avenir d'un châtement.*

La Théogonie d'Hésiode¹

1. Traduction de M. Patin. (N.d.T.)

1

La demeure vibrait du même silence que j'appelais de mes vœux à l'intérieur de mon crâne. Pas un bruit – pas le moindre soupir ni même un murmure. Un merveilleux silence.

Apaisant.

Ce qui s'offrait à mes yeux, en revanche, était une tout autre histoire.

De là où je me trouvais, au sommet du grand escalier, on aurait dit qu'un camion avait enfoncé les portes de bronze de l'immense rez-de-chaussée et déversé des tonnes de spaghettis à la tomate sur le sol. Un magma infâme et sanguinolent recouvrait tout, comme si une flotte de canons avait pulvérisé des murs au plafond un flot de raviolis – une avalanche de grumeaux et de matières diverses que l'on trouvait habituellement à l'intérieur des corps.

Je ne regarderais plus jamais du même œil une boîte de raviolis.

Pourtant, pas une goutte de sang ne m'avait atteint. Mes bottes noires étaient parfaitement lustrées ; mon treillis et mon maillot noirs, l'uniforme des Sentinelles, exempts de la moindre sanie. J'étais doué de talents... très spéciaux.

Je balayai du regard la pièce qui s'étendait à mes pieds. C'était, de loin, l'une de mes meilleures opérations de *Réhabilitation* – qui consistaient à débusquer

et à éliminer les traîtres qui avaient soutenu Arès l'année précédente quand il avait tenté de s'approprier le monde des mortels.

Les pauvres bougres n'avaient pas la moindre chance d'en réchapper.

Des cadavres de mortels ordinaires qui avaient choisi le mauvais camp côtoyaient ceux des rejetons des Olympiens, mais la plupart des corps qui jonchaient le sol étaient des sang-pur. Officiellement appelés Hématoï. Je levai les yeux au ciel. Aussi prétentieux que le suggérait leur nom. Ils étaient le produit des amours de deux demi-dieux. Le sang qui coulait dans leurs veines était considéré comme *pur* par opposition à celui des sang-mêlé, issus des galipettes d'un mortel et d'un pur. Génétiquement parlant, les sang-mêlé étaient plus faibles que les purs parce qu'ils possédaient moins d'éther, cette substance qui entourait l'Olympe et se trouvait être aussi la force vive qui animait les dieux et leurs créations.

C'était l'éther qui nous permettait de nous reconnaître entre nous. Les purs en avaient davantage que les sang-mêlé, ce qui les rendait capables de maîtriser les éléments à l'instar des dieux, contrairement aux sang-mêlé. Notre société était stratifiée depuis des milliers d'années parce que les purs se considéraient comme supérieurs aux sang-mêlé, qu'ils avaient carrément réduits en esclavage jusqu'à l'année dernière pour la seule raison que leurs gènes leur conféraient davantage d'éther.

Dans la mort, cependant, ils étaient tous égaux : rien de plus que des cadavres fétides et répugnants.

Mon regard se reporta sur les portes béantes. Des Sentinelles se tenaient sur le seuil. Je sentais leur réticence à pénétrer dans le bâtiment, goûtais leur anxiété sur le bout de ma langue. Un

petit sourire étira les commissures de mes lèvres. Ils savaient que j'étais là. Ils percevaient aussi ma présence, mais nous n'étions pas de la même espèce.

J'étais certes un sang-mêlé, mais aussi un Apollyon, le bâtard d'une pure et d'un sang-mêlé. Depuis la nuit des temps, leur union était interdite, parce que leurs rejetons étaient dotés d'une force incommensurable, bien supérieure à celle d'un pur ou d'un sang-mêlé.

Et j'arrivais toujours dans les planques avant eux, laissant aux Sentinelles la corvée de nettoyage, ce qui devait les ravir.

La première à entrer fut une femme sang-mêlé vêtue d'une tenue identique à la mienne. Ses cheveux noirs étaient tirés, rassemblés en haut de son crâne. Elle était plus âgée que moi, la trentaine bien sonnée. Il était rare qu'une Sentinelle atteigne cet âge avancé. Sa peau sombre pâlit alors qu'elle s'immobilisait à l'intérieur, cramponnée à ses dagues de titane comme si elle s'attendait à ce qu'une créature maléfique jaillisse de la masse de corps ensanglantés.

La Sentinelle leva la tête, et la lumière du plafonnier éclaira ses larges pommettes. Elle arborait une cicatrice irrégulière sous l'œil droit, plus claire que sa peau. Elle me vit et se figea.

Mon sourire s'élargit.

Derrière elle, une seconde Sentinelle – un homme cette fois – déboula dans la pièce, manquant la renverser. Il me vit et murmura : « Seth. »

Il avait prononcé mon nom comme si j'étais le monstre sous son lit, ce qui n'était pas pour me déplaire. Deux autres Sentinelles entrèrent à sa suite. La cinquième avisa ma décoration intérieure et rendit son dîner, les mains plaquées sur les genoux.

Cool.

Notre société existait à l'insu des mortels, organisée depuis des milliers d'années selon la loi de la

Hiérarchie du sang. Cette hiérarchie avait été abolie, ce qui signifiait que les sang-mêlé n'étaient plus obligés de choisir entre devenir des Sentinelles – c'est-à-dire des soldats qui combattaient des créatures violentes pour protéger les purs, maintenaient l'ordre et avaient une fâcheuse tendance à tomber comme des mouches – ou des serveurs effectuant un travail qui tenait davantage de l'esclavage. Depuis cette abolition, beaucoup de purs dorlotés depuis le berceau s'étaient engagés dans le corps des Sentinelles pour compenser la perte des sang-mêlé qui avaient jeté l'éponge.

Et ce n'était pas forcément une bonne chose.

Par exemple, l'abruti qui était en train de rendre tripes et boyaux sur mon sol recouvert de sang était un pur. Quand il se redressa, le teint verdâtre, il recula en secouant la tête.

— Je ne peux pas, hoqueta-t-il. C'est au-dessus de mes forces.

Puis il fit demi-tour et prit ses jambes à son cou. Je poussai un soupir. Le métier se perdait.

La femme Sentinelle en avait plus dans le pantalon que tous les hommes qui l'accompagnaient. Elle s'avança, évitant une jambe qui appartenait au type près de... Non, sa jambe à lui se trouvait en bas de l'escalier. Je ne savais pas d'où venait celle-ci. La femme ouvrit la bouche comme si elle allait parler, et j'étais curieux d'entendre ce qu'elle avait à dire, quand soudain l'air dans la pièce se chargea d'électricité, agité par une vague d'énergie. Les glyphes anciens apparurent sur ma peau en tourbillonnant, formant des sorts de protection tout le long de mon corps.

À deux mètres de la Sentinelle, une colonne de lumière bleue scintillante fusa du plafond cathédrale

jusqu'au sol. Puis la lumière s'estompa, révélant un dieu.

Les Sentinelles s'empressèrent de reculer. Certains tombèrent même à genoux sur le sol souillé. Pour ma part, je levai la main droite et me grattai le sourcil de mon majeur tendu.

La personne que je détestais le plus dans le royaume des mortels, l'Olympe et le Tartare m'adressa un petit sourire sarcastique tout en croisant les bras sur sa poitrine. Levant sa face de pédant suffisant et inutile, il me dévisagea de ses yeux entièrement blancs – sans pupilles ni iris. Toujours aussi flippant.

— Je sens une perturbation dans la force, dit-il.

Je plissai les yeux et laissai échapper un soupir exaspéré.

— Tu viens vraiment de citer *Star Wars* ?

Apollon, le dieu du Soleil et de plusieurs autres bricoles malheureusement importantes qui le rendaient pratiquement increvable sous peine de détruire le monde, haussa une épaule.

— Peut-être bien.

Jusque-là, je passais une bonne soirée. Chateaubriand et homard au dîner. J'avais massacré des gens, effrayé quelques purs et sang-mêlé. Je comptais faire une petite visite à l'université réservée aux filles que j'avais découverte trois mois plus tôt. Ces filles-là frétilaient dès qu'elles voyaient un mec. Mais maintenant qu'il était là, je pouvais sans doute faire une croix sur mes projets.

L'irritation me picota la peau, et mes glyphes tourbillonnèrent de plus belle. Apollon et moi, nous avons un passif. Un très mauvais passif. Il ne pouvait pas me tuer. Je ne savais pas très bien comment les Olympiens pourraient s'y prendre, mais je savais qu'ils finiraient par m'éliminer. Mais pas tout de suite – ils avaient encore besoin de moi.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Il pencha la tête sur le côté.

— Un de ces jours, tu t'adresseras à moi avec respect, Apollyon.

— Un de ces jours, tu comprendras que je n'ai aucun respect pour toi.

Les Sentinelles me dévisagèrent comme si je venais de baisser mon pantalon pour leur agiter sous le nez mes bijoux de famille.

Un petit sourire cruel apparut sur les lèvres du dieu, du genre qui signifiait « tous aux abris, les femmes et les enfants d'abord », mais ne possédant ni l'un ni l'autre, je ne fus pas intimidé.

— Il faut qu'on parle.

Avant que je puisse répondre, il claqua des doigts et je me retrouvai soudain à l'extérieur du manoir, mes pieds bottés foulant le sable, le parfum iodé de la mer assaillant mes narines tandis que l'océan grondait derrière moi.

Un grognement hargneux s'échappa de ma gorge.

— Je déteste quand tu fais ça.

Son sourire s'agrandit.

— Je sais.

Je ne supportais pas ce tour de passe-passe et cet enfoiré ne ratait jamais une occasion de me l'infliger – généralement toutes les cinq minutes, de préférence sans raison. Il lui arrivait parfois de me téléporter de pièce en pièce rien que pour m'emmerder. Les douze derniers mois de ma vie avaient mis ma patience à rude épreuve.

— Il faut qu'on parle de quoi ? bougonnai-je en croisant les bras pour ne pas le bombarder d'une salve d'*akasha*, le cinquième et ultime élément que seuls les dieux et l'Apollyon pouvaient manipuler.

Ce ne serait pas mortel pour lui, mais il le sentirait passer.

Apollon porta son regard sur les flots sombres de l'océan.

— Tu es toujours obligé de faire les choses aussi salement ?

— Hein ? demandai-je en haussant les sourcils.

— Je parle de ce massacre, répondit-il avec un mouvement du menton en direction de la demeure dont les lumières scintillaient au loin. Es-tu obligé de te débarrasser de ceux qui nous ont trahis de manière aussi sanglante ?

— Si j'y suis *obligé* ? Non.

— Alors pourquoi ?

Son regard se posa sur moi. Les tuer de cette façon n'était pas nécessaire. J'aurais pu les pulvériser d'un coup d'un seul et sans douleur, mais ce n'était pas dans mon ADN. Au début, j'étais peut-être moins... brutal, mais plus maintenant que ma seule raison de vivre était de me taper le sale boulot des dieux. Parce que chaque fois que je voyais leurs visages, je me souvenais de mes propres ratés, et il y en avait un paquet, et aussi d'... J'interrompis le cours de mes pensées. Pas question d'emprunter cette pente ce soir sans une bouteille de whisky.

— Vous avez fait de moi un Terminator. Qu'est-ce que vous espériez ? répondis-je avec un haussement d'épaules. C'est de ça que tu voulais parler ? De ma façon d'exécuter tes ordres ? J'aurais pensé que tu avais mieux à faire que de te téléporter pour me reprocher de faire les choses salement.

— Il n'y a pas que ça, Seth, et tu le sais. Le problème, c'est *toi*.

Un muscle se mit à palpiter sur ma mâchoire. Je savais ce qu'il voulait dire.

— C'est ce que je suis aujourd'hui. Il faut t'y faire. Je fis mine de lui tourner le dos.

— Si tu as terminé, je file. J'ai des filles à...

— Ce n'est pas la raison qui m'amène.

Fermant les yeux, je ravalai une bordée de jurons. J'aurais dû m'en douter. Je lui fis de nouveau face.

— Quoi ?

Apollon ne répondit pas immédiatement.

— Tu te souviens de Persès ?

— Euh. Non. Je n'ai aucun souvenir du Titan de plus de deux mètres que j'ai contribué à libérer du Tartare. J'ai comme un blanc.

Ma voix dégoulinait de sarcasme, et si j'en croyais l'étincelle qui crépita dans ses yeux entièrement blancs, ça ne lui avait pas échappé. Ce qui me fit jubiler au plus haut degré.

— Vous l'avez retrouvé ?

— Pas exactement.

Je levai les yeux au ciel.

— Quelle surprise...

La libération de Persès avait été notre dernier recours dans la guerre contre Arès. Le Titan était sans doute l'unique créature que craignait le dieu de la guerre, mais nous avions pris un gros risque en le lâchant sur Terre. On lui avait promis l'éternité aux Champs-Élysées en échange de son aide – à condition qu'il se comporte bien. Évidemment, il n'avait pas tenu parole et s'était volatilisé dès qu'Arès avait été mis hors de combat. Il pouvait être n'importe où, à faire ce que faisaient les anciennes divinités après un sommeil de plusieurs millénaires.

Ce qui devait impliquer de s'envoyer en l'air à la chaîne.

— Merci de m'épargner tes sarcasmes et ta troude-ballité.

Je lui adressai un grand sourire.

— Je ne crois pas que ce mot existe.

— Il existe si je le décide.

Apollon prit une profonde inspiration, signal qu'il était sur le point de me balancer dans l'océan.

— Persès a commis l'impensable.

Il y avait un certain nombre de choses qui correspondaient à cette définition, genre la moitié de ce que les dieux faisaient chaque jour.

— Tu vas devoir être plus précis.

Il cligna les paupières et, lorsqu'il les rouvrit, ses yeux étaient presque normaux. Pas tout à fait, mais ils présentaient maintenant des iris et des pupilles. Des iris d'un bleu profond lumineux qu'il plongeait dans mes yeux couleur d'ambre.

— Il a libéré d'autres Titans.

— Ce n'est pas... *Attends*. Répète ?

— Il a libéré d'autres Titans, Seth.

À présent, il avait toute mon attention.

— *Tous* les Titans ?

— Sept d'entre eux, confirma Apollon. Dont Cronos.

Par tous les démons des enfers. Si je m'attendais à ça. Je reculai d'un pas, mains sur les hanches, le temps de digérer cette information.

— Comment c'est arrivé ? Hadès pionçait ou quoi ?

— Oui, Seth, il faisait une petite sieste et Persès en a profité pour se faufiler par la porte de derrière et les faire sortir. Ils ont ensuite traversé le Champ des Larmes, où ils ont pique-niqué, puis ont décidé tranquillement de quitter les enfers. Et pendant tout ce temps, Hadès se tournait les pouces.

J'y croyais presque.

— Non, reprit-il sèchement, ses yeux bleus lançant des éclairs. Hadès ne « pionçait » pas. Aucun de nous ne ferait ça, espèce de petit con.

Je haussai un sourcil.

— Toi aussi, tu aurais pu m'épargner ça.

Apollon ne releva pas.

— Fais marcher tes méninges, Seth, pour changer. Tu es un garçon intelligent. Et tu savais parfaitement que la mort d'Arès aurait des conséquences.

— En effet. Ça, c'est un truc dont je me souviens.

Il recula de plusieurs pas – sans nul doute pour se retenir de me balancer son poing en pleine face.

— Nous savions qu'il y aurait des répercussions. C'était un risque à prendre – comme celui de libérer Persès. La mort d'Arès nous a tous affaiblis d'une manière ou d'une autre. Ce que nous n'avions pas prévu, c'est que les sorts maintenant les Titans au tombeau seraient fragilisés. Comment Persès l'a su et s'est arrangé pour revenir dans le Tartare les libérer, nous l'ignorons, et ce n'est pas ce qui importe. Certains d'entre eux sont libres. Et des âmes des morts avec eux – des spectres. Et pas n'importe lesquelles, des âmes antiques qui accompagnaient les Titans quand ils étaient aux affaires.

Abasourdi, je dévisageai le dieu.

— Tu es en train de me dire qu'aucun de vous n'a anticipé que ça pouvait se produire ?

Il soutint mon regard.

Je laissai échapper un petit rire sans joie.

— C'est génial, Apollon. Nous avons donc des Titans en vadrouille ?

— Ils sont là, quelque part, mais nous ne savons pas où. Nous ne pouvons pas les percevoir.

Il plongeait une main dans ses cheveux blonds.

— Ils conspirent pour nous renverser.

— Tu crois ? À tous les coups, ils en veulent encore à Zeus et sa bande de petits bras.

J'avais presque envie de rire, mais ce n'était pas drôle. Et si j'en avais eu quelque chose à foutre, j'aurais été plus inquiet qu'ennuyé.

— Et vous voulez que je les retrouve pour vous, c'est ça ?

C'était forcément la raison de sa venue. Et, si tordu que ça puisse paraître, j'étais plutôt content. Je commençais sérieusement à me lasser de mes travaux d'intérêt général et chasser les Titans me vaudrait certainement de cesser d'exister sur ce plan. En dépit de ma puissance et de mes talents, je ne pourrais pas me débarrasser d'une bande de Titans sans y laisser la vie. Ce qui signifiait que j'allais mourir plus tôt que prévu.

Bah.

Compte tenu du marché que j'avais passé un an plus tôt, mettant ma tête sur le billot des éternels à la place de celle du type que je détestais le plus après Apollon, mes jours étaient comptés. Quand les dieux n'auraient plus besoin de moi, ils trouveraient le moyen de mettre un terme à mon existence et je deviendrais pour l'éternité le serviteur d'Hadès. Mais ce marché... Oui, ça en valait la peine. Par pour lui, mais je le lui devais, à *elle*.

Apollon m'étudiait.

— Non.

Je plissai les yeux.

— Non, quoi ?

— Je ne veux pas que tu les retrouves. Pas encore, dit-il, me clouant le bec – un véritable exploit. J'ai une autre mission pour toi. Tu pars dans le sud de la Virginie. J'avais l'intention d'y téléporter ta ravissante carcasse, mais, puisque tu m'as énervé, tu vas y aller en voiture. Un peu plus de vingt heures de route.

OK. C'était agaçant, mais je n'avais rien contre un road-trip, alors pourquoi pas.

— Et il y a quoi dans le sud de la Virginie ?

— L'université de Radford.

J'attendais la suite.

J'attendis un moment, puis poussai un soupir.

— D'accord. Tu veux que je m'inscrive à la fac ?
Renversant la tête en arrière, Apollon éclata d'un rire si franc qu'il semblait presque heureux. Je fronçai les sourcils.

— Qu'est-ce que j'ai dit de drôle ?

— Toi. À l'université. Te servir de ta tête. Voilà ce qui est drôle.

J'étais sur le point de l'exploser sous un torrent d'*akasha*, mais son sourire s'effaça.

— Il y a là-bas quelqu'un d'important que tu dois protéger à tout prix, Seth.

Mes lèvres s'incurvèrent en un sourire moqueur. M'envoyer jouer les gardes du corps – quel cliché.

— Je vais avoir besoin d'un peu plus d'informations.

Le sourire d'Apollon revint.

— Tu sauras de qui il s'agit dès que tu verras la personne.

Il agita la main et un panache de fumée apparut. Quand il se dissipa dans la nuit sombre, je vis qu'il tenait un papier entre ses doigts. Classe.

— Voilà son emploi du temps. Tu ne devrais avoir aucun mal à la trouver.

Je pris le document en fronçant les sourcils et y jetai un coup d'œil. C'était une liste de cours – des cours très ennuyeux de psychologie et sociologie.

— Très bien. Et que suis-je censé faire avec cette personne, exactement ?

— La garder en vie.

Je soupirai bruyamment.

— Sans blague, Apollon.

— Tu la conduiras au Covenant du Dakota du Sud – à l'Université.

Je me raidis comme si on m'avait soulevé avec un cric. C'était le dernier endroit où je voulais aller.

Il y avait des gens là-bas que je n'avais aucune envie de voir.

— Pourquoi ? Qui est cette personne ?

Apollon sourit de nouveau, me fit un clin d'œil et disparut. Sans autre avertissement. Pouf. En un battement de cils, il n'était plus là. Ça aussi, ça me foutait en rogne. Très agacé, je baissai les yeux sur la feuille que je tenais à la main. Des initiales y étaient inscrites.

J.B.

Ça sentait le prénom débile.

Me retournant vers l'océan, je maudis Apollon. Tandis que le vent soulevait les mèches plus courtes qui s'étaient échappées du lien de cuir qui retenait mes cheveux en catogan, j'aurais juré l'avoir entendu s'esclaffer.

À vrai dire, je n'étais pas surpris qu'Apollon ne m'ait pas donné d'os à ronger. C'était dans les habitudes de cet abruti de fournir très peu d'informations, ou de ne délivrer ce qu'il savait qu'à petites doses au moment le moins opportun, généralement *après* qu'on en avait besoin.

Un truc était certain : qui que soit la personne que je devais protéger, elle n'avait pas tiré le bon numéro. Le dernier en date à qui j'avais servi de garde du corps avait fini avec une balle en titane entre les deux yeux.

2

Maman lâcha un gros soupir et la ligne crépita dans mon oreille.

— Ma petite chérie, j'aimerais tellement que tu ne sois pas si loin pour pouvoir t'aider ou être avec toi quand tu as besoin de moi.

Ma mère était mentalement dérangée.

Et pas dans le genre « haha, elle est complètement barge, celle-là ! ». Non. Elle était intimement convaincue que, vingt ans plus tôt, un ange tout ce qu'il y avait de réel était venu lui rendre visite au milieu de la nuit pour lui faire un enfant.

Ouais.

On lui avait diagnostiqué un trouble schizophrénique et le traitement qu'elle suivait depuis deux ans l'avait stabilisée, mais toutes les années précédentes avaient été difficiles, parfois flippantes et toujours épuisantes.

Ça n'avait pas aidé qu'elle tombe enceinte de moi très jeune – elle avait à peine dix-sept ans. Dans la petite bourgade où j'avais grandi, les gens n'étaient pas tendres avec les filles mères. Et ils ne comprenaient pas non plus ses troubles mentaux.

— Maman, il faut vraiment que j'y aille, dis-je dans le téléphone en me tournant vers la porte du dortoir qui s'ouvrait.

Erin Fore entra dans la pièce d'une démarche chaloupée, la peau luisante de son jogging matinal dans la New River Valley, nichée au cœur des montagnes Bleues. Elle préférait courir dehors plutôt que dans le gymnase de Muse Hall, la résidence universitaire où nous étions logées. Pour ma part, j'aimais mieux lambiner sur le vélo elliptique. Au diable la course en extérieur – c'était trop d'efforts pour moi.

— J'aurais tellement voulu que tu rentres à la maison. Tu es à l'autre bout du monde, répondit ma mère.

Je réprimai mon envie de soupirer. Ce n'était pas facile pour elle. Je me le répétais sans cesse.

— Je ne suis pas « à l'autre bout du monde ». Tu es dans le Missouri et moi en Virginie. Ce n'est pas si loin, maman.

Les yeux marron d'Erin croisèrent les miens, emplis de compassion. Nous partagions la même chambre depuis les trois derniers semestres. Elle était au courant des problèmes de ma mère et comprenait pourquoi j'avais choisi d'étudier la psychologie. J'étais totalement fascinée par le fonctionnement de l'esprit humain – et ses dysfonctionnements. Grandir en côtoyant la maladie de ma mère m'avait offert une perspective unique quant aux répercussions des troubles psychiatriques sur les autres membres de la famille. Je voulais aider les malades, et je voulais aussi aider les aidants.

Mais ce n'était pas tout. Peut-être que si je parvenais à comprendre les rouages du cerveau, cela me permettrait d'échapper au sort de ma mère.

— Je me sentirais mieux si tu rentrais chez nous, poursuivit-elle comme si je n'avais rien dit. Il y a de bonnes universités ici. Quand tu es repartie cet été, je l'ai très mal vécu, Joséphine. Je veux que tu sois avec moi. Ça ne va pas.

Je m'immobilisai tandis que j'enfilais mes sandales, pliée en deux, mes longs cheveux châtain clair tombant en rideau devant mon visage. J'observai leurs mèches d'un blond presque blanc mêlées à d'autres plus foncées. Je ne les avais pas décolorées. Elles étaient apparues à l'école primaire.

Ma mère disait que c'était la grâce angélique de mon père qui se révélait chez moi. Plutôt cool comme théorie, mais je les devais sans doute aux étés passés au bord du lac. Étrangement, elles étaient restées, et comme je les aimais bien, je les avais gardées.

La culpabilité me retourna l'estomac et je me répétais ce que je me disais tous les jours depuis que j'étais partie à l'université. *Je n'aurais pas dû la laisser seule.* Mais je ne supportais plus notre petite ville. Il fallait que je parte, que je profite, et mes grands-parents m'avaient soutenue. Ils souhaitaient que je connaisse une vie normale, et avaient économisé sou par sou pour m'envoyer étudier, pour me soustraire à la bigoterie et à la responsabilité étouffante d'être la fille de ma mère.

— Joséphine, murmura-t-elle.

Il n'y avait qu'elle qui m'appelait par mon nom complet, mais ce ne fut pas ce qui me serra le cœur. Je me redressai, tournant le dos à Erin pour me diriger vers la minuscule commode sur laquelle je prélevai un bracelet doré. Je baissai la voix à la recherche d'un semblant d'intimité, même si c'était illusoire dans cette chambre de dortoir exiguë.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Le monde arrive à sa fin.

En dépit des paroles sinistres qu'elle venait de prononcer à mi-voix, je sentis la tension quitter mes épaules. Rien de nouveau sous le soleil.

— Souviens-toi de ce qui est arrivé l'année dernière.

Aucune personne saine d'esprit ne pouvait avoir oublié les cataclysmes qui avaient secoué la planète. Un cyclone venu de la mer avait ravagé de grands morceaux de la côte en Caroline du Nord. Des volcans s'étaient réveillés, des tremblements de terre et des tsunamis avaient détruit des villes entières. La Troisième Guerre mondiale avait failli éclater. La fin du monde avait paru si proche que j'avais presque cru que ma mère avait raison depuis le début, et puis tout s'était arrêté, d'un seul coup. Depuis, le monde entier se tenait par la main dans l'amour de son prochain. Des pays en conflit depuis toujours avaient cessé le feu et la paix générale régnait désormais sur la planète.

Il avait fallu que des millions de gens périssent pour provoquer ce sursaut, mais on n'avait pas fini comme dans le film *2012*. Notre monde était toujours là. Ce n'était que Mère Nature qui avait donné une bonne correction à l'humanité.

— Voyons, maman, ce n'est pas la fin du monde.

J'attrapai un second bracelet, couleur d'or terni, et l'enfilai sur mon poignet gauche.

— Tout va bien. Je vais bien. Et toi aussi, non ?

— Oui, ma chérie, c'est juste que j'ai... un mauvais pressentiment, souffla-t-elle dans le téléphone, et mes épaules se crispèrent de nouveau. Tu vois ce que je veux dire, un *très* mauvais pressentiment.

La gorge sèche, je fermai les yeux. « Mauvais pressentiment » était notre code pour « rechute » : hallucinations auditives et visuelles, risque d'échapper à la surveillance de mes grands-parents et de se mettre en danger involontairement. Mon cœur se mit à battre plus vite. Quand je me retournai, Erin était assise sur son lit étroit et retirait ses baskets. L'inquiétude marquait son beau visage.

— Quel genre de « mauvais pressentiment » ?

Ma mère me débita alors qu'elle rêvait de mon père.

— De grands changements sont en marche. Tout le monde sera...

Tandis qu'elle continuait de parler, Erin forma silencieusement les mots : « Ça va ? »

Je secouai la tête, le cœur serré. Quand je raccrochai enfin, je savais que j'allais être en retard à mon cours de troubles mentaux si je ne me dépêchais pas, mais j'avais envie de me rouler en boule sur mon lit, pelotonnée sous la courtepoinette en patchwork que m'avait cousue ma grand-mère.

— Elle fait une rechute ? me demanda Erin, retirant son chouchou.

Sa chevelure noire et souple cascada sur ses épaules. L'élastique n'avait même pas marqué ses cheveux.

Erin était juste parfaite. Elle était aussi adorable.

— Oui.

J'écartai mes cheveux – épais et raides comme des baguettes de tambour mais qui marquaient instantanément si je les attachais en queue-de-cheval – avant de ramasser mon sac sur le sol.

— J'appellerai ma grand-mère après les cours. Ils sont sûrement déjà au courant, mais ne voulaient pas m'inquiéter.

Erin se leva d'un mouvement gracieux, exhibant des gambettes brunes incroyablement longues et lisses. J'étais sérieusement convaincue que les poils ne poussaient pas sur ses jambes.

— Je peux faire quelque chose pour t'aider ?

— M'apporter une bouteille de tequila ce soir ?

Je jetai la bandoulière de mon sac sur mon épaule.

Les lèvres pulpeuses d'Erin se retroussèrent en un sourire.

— Tu peux compter sur moi pour trouver de la bonne came.

C'était vrai. C'était même bizarre, puisqu'elle avait vingt ans – comme moi – et n'était pas en âge de se procurer de l'alcool. Où s'approvisionnait-elle ? Sans doute lui suffisait-il de se présenter dans n'importe quel débit de boissons et d'exhiber ses jambes de folie et son beau sourire étincelant pour qu'on lui donne tout ce qu'elle voulait.

Moi, en revanche, on m'aurait ri au nez avant de me montrer la porte.

— Je vais nous prendre aussi de quoi grignoter – genre de la glace aux chamallows, des chips au romarin et... tiens, des bretzels au chocolat. Qu'est-ce que tu en dis ? demanda-t-elle en m'ouvrant la porte.

— Tu es la meilleure.

Me précipitant vers elle, je la serrai brièvement contre moi avant de me reculer, le feu aux joues. Non, mais quelle gourde... C'était franchement gênant, parfois.

Erin me gratifia seulement de son sourire lumineux. Mais elle ne pouvait pas comprendre. Elle avait grandi dans la banlieue de Washington, dans une grande ville, une famille nombreuse, entourée de ses amis de l'équipe d'athlétisme. Moi, j'avais vécu toute mon enfance dans un patelin paumé qui considérait la fille d'une mère célibataire comme la fille du diable. Voilà pourquoi mon amitié avec Erin était si précieuse.

Avant de me ridiculiser encore davantage en me jetant à ses pieds pour la remercier d'être mon amie, je lui adressai un petit signe de la main et sortis de la chambre. Alors que je me hâtai dans le couloir, je mis de l'ordre dans mes idées, refoulant dans un coin de ma tête ce qui venait de se passer avec ma mère. Je m'en occuperais plus tard. Je devais être

attentive aujourd'hui. C'était notre dernier cours magistral avant l'examen de vendredi.

Je quittai la résidence, serrant les pans de mon cardigan tandis que je posais les pieds sur la route pavée. Le printemps était dans l'air et de petites feuilles minuscules bourgeonnaient sur les branches, mais les températures étaient encore hivernales sur le campus. Le dortoir de Muse Hall était super – mixte, festif, avec sa propre cafétéria –, mais cela faisait une trotte jusqu'à Russell Hall, où se trouvait l'amphi de mon cours de psycho, et j'avais l'impression que le vent allait m'emporter dans les arbres avant que je puisse y arriver.

Un courant d'air balayait la vallée, repoussant les cheveux de mon visage. Je me recroquevillai sur moi-même et baissai le menton quand je passai sous l'arche de pierre, indifférente à la foule d'étudiants rassemblés dans l'entrée ou posés sur les bancs. Dans mes bons jours, j'étais facilement distraite, mais quand j'étais nerveuse ou stressée, le moindre truc attirait mon regard et j'avais la concentration d'un poisson rouge. Je ne pouvais pas me permettre de me laisser happer dans une conversation, ou je raterais mon cours.

Je suivis l'allée qui entourait le parc parfaitement entretenu. Quand le temps s'y prêtait, je révisais sous les grands chênes noirs. Le campus était magnifique. C'était l'une des raisons qui avaient guidé mon choix vers Radford.

Et aussi que personne ne me connaissait, ni moi ni ma mère.

Les bras serrés sur la poitrine, je venais d'arriver à mi-parcours quand j'éprouvai... une sensation *étrange, familière et malvenue*. Une sorte de frisson à la base de ma colonne vertébrale qui remonta jusqu'à ma nuque et mes épaules. Tous les poils de

mon corps se hérissèrent et je trébuchai sur le sol régulier. Le malaise se répandit dans mon ventre comme de la mauvaise herbe. Je regardai derrière moi, scrutant les branches agitées par le vent et les bancs, sans rien voir d'anormal. Il n'y avait que des étudiants, qui bavardaient en petits groupes ou vaquaient à leurs occupations, mais je fus incapable de me débarrasser de l'impression que des yeux étaient rivés sur moi, perçant ma peau, mes muscles et mes os.

Pourtant, personne ne m'accordait la moindre attention. C'était toujours comme ça. Tout était dans ma tête.

J'accélérai l'allure, mais mon inconfort grandissait et la panique me nouait la gorge. Mon rythme cardiaque s'accéléra, et j'avais les mains moites.

— Merde, marmonnai-je.

Je m'arrêtai pour respirer profondément, mais un étaiu me comprimait la poitrine. Les frissons remontèrent à l'arrière de mon crâne. Voilà que ça recommençait... Était-ce un signe annonciateur ? C'était donc ainsi que les choses avaient commencé pour maman ? Des tas d'études montraient que les maladies mentales étaient génétiques. J'avais environ vingt-cinq pour cent de chances de développer une schizophrénie. Et j'étais dans la tranche d'âge où les premiers signes avant-coureurs pouvaient apparaître.

Je ne suis pas malade. Je ne suis pas malade.

Fermant les yeux, j'enroulai une main tremblante sur la bandoulière de mon sac. Ce n'était pas un symptôme de maladie mentale. J'étais juste fatiguée. Stressée. Tout allait bien. Il ne m'arriverait rien.

Il le fallait.

Finalement, je rejoignis mon cours à l'heure et parvins à rester concentrée tout du long. J'étais prête pour mon examen de vendredi. Lorsque Jesse Colbert, un autre étudiant de psycho qui avait pas mal de cours avec moi, s'attarda sur le siège à côté du mien pendant que je rangeais mes affaires, je m'efforçai de ne pas avoir l'air d'une parfaite idiote.

Il avait environ mon âge, il était grand avec des cheveux noirs et lisses comme de l'obsidienne. Beau gosse. Sympa. Des pommettes saillantes. Vraiment mignon et toujours souriant. De belles mains élégantes. Je flashais toujours sur les mains des garçons et les siennes étaient viriles, avec de longs doigts. Tout à fait mon style.

Écartant ces pensées plus ou moins fétichistes, je lui adressai un sourire forcé en priant pour que ça ne passe pas pour un rictus flippant.

— Salut.

Ramassant ses livres, il me sourit aussi.

— On se voit toujours demain ?

Je me levai et fourrai mon énorme cahier dans mon sac.

— Bien sûr. On a un rendez-vous à la bibliothèque...

Je grimaçai mentalement, tentant de me rattraper.

— Enfin, pas un vrai *rendez-vous*. Genre sortir ensemble pour aller dîner ou autre. Bref.

Les joues en feu, je fixai ses épaules.

— Un rendez-vous pour réviser, quoi, rien d'autre.

Oh, mon Dieu ! Il fallait que je la boucle, parce que c'était justement pour ça que je n'avais jamais de *rendez-vous*. Seigneur, cette fois j'étais rouge comme une pivoine parce que je me tenais là, devant Jesse, en train de ressasser pourquoi j'étais toujours vierge. Dommage que mon cerveau ne soit pas doté d'un interrupteur.

Il me regarda tout le temps de mon bavardage et, quand je la fermai enfin, il gloussa.

— Oui, je sais, Josie. À 6 heures demain ?

— Oui. 6 heures du soir, c'est ça ?

Que quelqu'un m'achève.

— Bien sûr. Parfait.

Il hésita quelques instants, puis ses lèvres s'incurvèrent et il s'éloigna. Avec un soupir, je listai mentalement toutes les raisons qui faisaient de moi la Reine des Cruches tandis que je me dirigeais vers la sortie. Je fis un détour par les toilettes, ce qui n'était qu'un prétexte pour retarder le moment d'appeler mes grands-parents. Je n'étais pas prête à entendre ce que je savais déjà, et je détestais ça, parce que je n'étais qu'une dégonflée. Je me lavai les mains deux fois, brossai mes cheveux décoiffés par le vent, appliquai une couche de gloss, puis m'engageai lentement dans le couloir.

Les cours suivants avaient commencé et je me dirigeai vers l'escalier le plus proche, laissant la porte claquer derrière moi. Mes pensées me ramenèrent de nouveau vers ma mère. Il fallait que j'appelle ma grand-mère. Autant être débarrassée au plus vite. Je fis tourner mon sac pour y prendre mon téléphone.

Je serais bien en peine d'expliquer ce qui arriva ensuite.

Il me restait quelques marches à descendre pour atteindre le premier étage quand un courant d'air froid s'engouffra dans la cage d'escalier et me frappa de plein fouet, assez fort pour me faire vaciller. Dans un sursaut, je tendis la main pour me retenir à la rampe et mon sac glissa de mon épaule, heurta le sol à mes pieds, puis rebondit jusqu'au palier.

C'était quoi ce délire ?

Pendant quelques secondes, je contemplai mon sac, puis je me retournai. Qu'est-ce que je m'attendais

à voir, au juste ? Casper le fantôme, peut-être ? Un peu étourdie, je pivotai de nouveau et faillis tomber à la renverse.

Un garçon se tenait devant moi – ou plutôt se baissait pour ramasser mon sac. Comment était-il là ? Je n'avais entendu personne monter les marches et puis personne n'aurait pu arriver aussi vite... à moins d'avoir des ailes, ce qui était très improbable.

Je ne le voyais qu'à moitié, mais je devinais qu'il était grand. Je n'étais moi-même pas petite, atteignant un bon mètre soixante-quinze, mais ce garçon me donnait l'impression d'être une petite chose *délicate* à côté de lui.

Un tee-shirt boutonné à manches longues d'un brun profond, tendu sur de larges épaules et des bras extrêmement bien dessinés. Des cheveux blonds noués en catogan sur la nuque avec un lien de cuir. Des mèches plus courtes s'en étaient échappées, dissimulant son visage, tandis que ses longs doigts se refermaient sur la bandoulière de mon sac.

Bonté divine... Il avait des mains sublimes.

Ses manches retroussées laissaient apparaître des avant-bras dorés. Je n'avais jamais vu cette couleur de peau. Il n'était pas juste bronzé, c'était autre chose. Quand il se redressa, je cessai de respirer.

Le mec le plus canon de l'univers.

Un menton volontaire, presque buté, des mâchoires taillées à la serpe. Sa lèvre supérieure était légèrement plus fine que sa lèvre inférieure et les mèches blondes libérées caressaient à présent ses pommettes dorées, larges et hautes.

Et puis je vis ses yeux.

Je reculai d'un pas, perdant l'équilibre, et mes fesses heurtèrent la marche derrière moi. Je serais sans doute gênée plus tard, mais, dans l'immédiat, je ne pouvais que le dévisager fixement.

C'était le plus beau garçon que j'aie jamais vu, et j'étais sérieuse. Personne à la télé, dans les films ou les magazines ne lui arrivait à la cheville. Sa beauté virile était à la fois délicate et brutale, lisse et rugueuse, une énigme splendide. Quant à ses yeux...

Ils avaient une couleur étrange d'ambre mordoré. Impossible que ce soit naturel. Mais ces lentilles lui allaient à ravir et se mariaient bien à ses cils sombres et fournis et à ses sourcils un peu plus foncés que ses cheveux.

Je me demandai soudain s'il était possible d'avoir un orgasme visuel, parce que je crois bien que c'était ce que j'étais en train de vivre, sauf que... cet homme d'une beauté irréelle m'observait de ses yeux couleur de miel qui s'arrondissaient comme des soucoupes.

Et ce n'était pas bon – il avait presque l'air de ne pas croire ce qu'il voyait, comme si j'avais soudain deux têtes. Je savais bien que je n'étais pas près de porter l'écharpe de Miss Amérique avec mes hanches beaucoup trop larges, mais je ne voyais pas pourquoi il me regardait comme s'il avait envie de dégoûter.

Ou de frapper quelque chose.

— Pas possible, dit-il en lâchant mon sac, qui tomba de nouveau sur le sol avec un bruit sourd.

Si je n'avais pas déjà été assise, j'en serais restée sur le cul. Sa voix... Je secouai lentement la tête. Je voulais qu'il parle encore, parce que c'était la voix la plus grave et la plus veloutée que j'aie jamais entendue, avec un léger accent étranger que je ne reconnaissais pas.

Il fallait que je dise quelque chose, mais j'étais paralysée sur cette fichue marche, émerveillée par sa beauté. Dire que je portais du gloss pour tout maquillage alors que j'étais le genre de fille qui avait besoin de blush et de mascara... et d'un ravatement total de façade.

— Quel est ton nom ? demanda-t-il.

Ma bouche s'assécha alors que je le dévorais toujours des yeux comme si mon cerveau avait subi un court-circuit, ce qui était une possibilité. J'avais carrément l'impression d'avoir perdu des neurones, peut-être même quelques synapses et d'autres trucs essentiels.

Il bondit en avant, aussi rapide que le serpent à sonnette que j'avais vu un jour près du lac à côté de chez moi – si vite que je fus incapable de réagir. L'une de ses mains atterrit sur la rampe près de ma tête, l'autre deux marches au-dessus de moi, et il se pencha en avant, assez proche pour respirer le même oxygène que moi. Le grand escalier et ses murs rouge brique parurent se rétrécir. Nos regards se verrouillèrent et... c'était peut-être complètement dingue, mais j'avais l'impression que ses yeux lisaient de l'intérieur.

— Est-ce que tes initiales sont J.B. ?

Tout au fond de mon cerveau, je pris conscience que c'était une question qui visait extrêmement juste.

— Comment tu le sais ? On ne s'est jamais rencontrés. J'en suis sûre et certaine, parce que je m'en souviendrais.

C'était reparti pour un tour, moi et mes papotages débiles.

— Je veux dire, j'ai la mémoire des visages.

Et surtout des visages extraordinairement beaux. Non, je ne l'aurais pas oublié.

Ses longs cils s'abaissèrent, dissimulant brièvement ses yeux tandis qu'il murmurait.

— Merde.

Je battis des paupières.

— Pardon ?

— Comment tu t'appelles ?

J'avais envie de lui retourner la question, mais il m'avait prise de court et je répondis.

— Josie. Josie Bethel.

Ses yeux plongèrent de nouveau dans les miens et il garda le silence pendant un long moment. Un sentiment d'exaltation parcourut ma peau, me donnant la chair de poule. La tension s'épaissit, palpable, comme si on l'avait déversée sur nous. Mon pouls s'accéléra et j'inspirai difficilement. Un muscle palpita sur sa mâchoire, puis ses lèvres s'entrouvrirent.

— Tu es *quoi*, par les enfers ?

3

Mes yeux devaient me jouer des tours, comme une sorte de vision déformée de ce que j'aurais voulu voir. Ses cheveux n'étaient pas de la bonne couleur. Par les enfers, je n'étais même pas sûr de la couleur des cheveux de cette fille. Châtain clair ? Blonds ? Blond polaire ? Toutes ces couleurs mélangées ? Et son nez était trop petit, mais elle ressemblait...

J'étais incapable d'aller au bout de cette pensée. Ses yeux, d'un bleu profond d'une familiarité dérangeante, étaient fixés sur moi. En l'absence de réponse à ma question, je décidai d'opter pour une approche plus physique. Mon bras se détendit et je lui attrapai le poignet.

Je m'attendais à un signe – un éclair, une faille d'énergie qui m'aurait révélé sa nature. Rien.

Ses yeux s'agrandirent, dévorant presque son visage. Son regard, soudain méfiant, reflétait une innocence que je n'avais plus vue depuis longtemps.

— Que... Qu'est-ce que tu fais ?

Elle tira sur son bras, sans grand résultat, et sa question passa à la trappe. J'étais trop occupé à essayer de comprendre ce qu'elle était et ce que je fichais ici.

Je n'avais pas décelé sa présence quand je m'étais engagé dans l'escalier – en retard, d'après son emploi du temps. Je ne m'étais pas attendu à trouver la

personne aux mystérieuses initiales après ce cours. Merde, je ne l'avais même pas sentie avant de me propulser sur les marches à une vitesse qu'un humain ne pouvait percevoir et d'avoir failli la renverser sur mon passage. Cette fille n'était ni une pure ni une sang-mêlé – j'aurais détecté son éther. Ce n'était donc pas l'une d'entre nous qui se cachait dans le monde des mortels comme certains l'avaient fait par le passé. Mais quand je m'étais redressé et que j'avais vu son visage... j'avais *su* immédiatement et sans l'ombre d'un doute que c'était la personne qu'Apollon m'avait envoyé chercher, ce que ses initiales avaient confirmé.

Pas de flux d'énergie passant de sa peau à la mienne, aucune sensation qui la rendrait unique. Pour moi, elle avait la qualité d'une *mortelle*, mais ça ne pouvait pas être le cas. Il n'y avait aucune raison qu'Apollon me donne pour mission la protection d'une banale étudiante. À moins que ce ne soit une sorte de punition perverse, ce qui ne m'aurait pas étonné.

— Tu me fais mal, murmura-t-elle.

Le son de sa voix me ramena à la réalité. Je baissai les yeux sur mes doigts qui retenaient son poignet mince. Sa peau avait blanchi. Bon sang, je la serrais trop fort. Je la lâchai aussitôt comme si elle me brûlait. La surprise m'envahit, mais je n'aurais su dire si je regrettais vraiment de l'avoir violentée ou si ce n'était qu'un vœu pieux. Parfois, je ne parvenais plus à distinguer mes véritables intentions.

— Et *toi*, tu es quoi ? demanda-t-elle en fronçant le nez. À part un giga beau gosse caractériel qui a du mal à respecter l'espace personnel d'autrui ?

Je clignai les yeux. Elle trouvait que j'étais un giga beau gosse ? Bah, ce n'était pas la seule.

— C'est bien ma chance, poursuivit-elle en se massant le poignet tout en me jetant un regard méfiant. Pourquoi faut-il toujours que les beaux mecs soient des crétins finis ?

Elle se releva. Ses yeux croisèrent les miens alors qu'elle s'écartait, plaquée contre le mur.

— Qu'est-ce que tu veux ?

« Seth, qu'est-ce que tu veux ? »

Ces mots surgirent du passé, accompagnés d'une paire d'yeux couleur whisky bouillonnant de colère. Je reculai si vite que je manquai me démettre les vertèbres.

— Tu sais quoi ? Ne réponds pas à cette question. Ça vaut sans doute mieux. Maintenant, si tu veux bien, je vais reprendre mon sac et continuer mon chemin. D'accord ? Oui, je crois que c'est une bonne idée.

Elle descendit les marches, toujours collée au mur.

— Voilà, je suis partie.

Une étrange sensation de déjà-vu me traversa quand elle me bouscula en passant – elle cogna carrément son épaule contre la mienne – pour ramasser son sac.

— Bande de tarés, chuchota-t-elle entre ses dents. On dirait que je les attire.

Je me retournai pour la regarder s'éloigner rapidement dans l'escalier, comme si j'étais le genre de forcené que personne ne voulait croiser dans une ruelle sombre, ce qui n'était pas très éloigné de la vérité. Certains auraient sans doute préféré se retrouver en face d'une harpie.

Arrivée sur le palier, elle s'arrêta et me jeta un dernier regard par-dessus son épaule. Je fus à nouveau frappé par la familiarité de ses yeux d'un bleu profond, la courbe de son menton volontaire, le dessin de ses lèvres pulpeuses en forme d'arc. De là

où j'étais, je la voyais à présent entièrement. Malgré ce gilet informe qui me cachait ses fesses, j'étais presque certain qu'elles avaient la même forme de cœur que son visage.

C'était comme si on avait mélangé les traits de deux personnes que je connaissais pour en former une nouvelle, et c'était très troublant.

Ensuite, elle disparut, se glissant dans l'ouverture de la porte, et je restai planté là comme un parfait idiot.

« Seth, qu'est-ce que tu veux ? »

Tout, n'importe quoi, rien du tout ?

C'était à peu près ça. Je serrai les poings. Fermant les yeux, je tentai de reprendre mes esprits, mais je ne pouvais me débarrasser du sentiment d'avoir déjà vécu une scène identique, mais avec une autre personne.

Le fracas du tonnerre dehors résonna dans tout l'escalier et à l'intérieur de mon crâne. Un orage se préparait, comme en écho aux émotions qui me traversaient.

« Qu'est-ce que tu veux ? »

Quand je rouvris les yeux, la cage d'escalier avait pris la couleur de l'ambre. Merde, pas ça. Je reculai contre le mur en vacillant. Cela n'avait aucun sens mais j'avais bien vécu la même scène par le passé.

Par les enfers.

J'allais commettre un déicide sur la personne d'Apollon.

Encore secouée par ma rencontre avec ce garçon effrayant, bien qu'extraordinairement beau, je n'appelai finalement pas ma grand-mère avant le début de mon cours de statistiques. J'aurais d'ailleurs mieux fait de le sécher, parce que, au bout

des cinquante minutes, j'avais l'impression que je venais tout juste de m'asseoir et d'ouvrir mon cahier.

Je n'avais écrit que deux lignes et m'étais retrouvée à gribouiller ce qui ressemblait à un zombie dans la marge de ma feuille. Mes compétences en prise de notes étaient à revoir.

Une fois sortie, plus abrutie qu'éclairée par ce cours, j'appelai mes grands-parents. Sans surprise, ils étaient parfaitement au courant de l'état de ma mère et la surveillaient de près. Ma grand-mère me conseilla de ne pas m'inquiéter – plus facile à dire qu'à faire, mais ça me rassura un peu. Maman n'était pas seule. Ils s'occupaient d'elle.

Alors que je regagnais ma chambre au dortoir, mes pensées revinrent dans l'escalier de Russell Hall. Qui était ce garçon et pourquoi diable m'avait-il demandé ce que j'étais ? Comme si je pouvais être autre chose qu'humaine ? C'était bien la question la plus étrange qu'on m'ait jamais posée, et on m'avait pourtant demandé un tas de trucs bizarres dans ma vie.

Mon Dieu, j'attirais vraiment les dingos.

J'avais une longue expérience en la matière, à commencer par Bob. Il ne m'avait jamais dit son nom de famille, ce qui valait sans doute mieux, puisque j'étais un aimant à tarés. Mais, quand j'étais petite, celui-là m'avait fascinée tout un été.

Je passais alors mes journées au lac derrière les saules pleureurs et les chênes dorés qui bordaient la propriété de mes grands-parents. Du haut de mes huit ans, le lac me faisait l'effet d'un océan. C'était là que j'avais rencontré Bob.

Il avait débarqué un jour alors que je jouais sur la berge boueuse semée de cailloux – un après-midi à marquer d'une pierre blanche pour moi. L'une des filles de l'école avait organisé une grande soirée

pyjama pour célébrer le début des vacances d'été. Je n'avais pas été conviée – on ne m'invitait jamais – et j'en étais très malheureuse parce que je désirais par-dessus tout l'amitié des autres enfants. Ce n'est qu'au lycée que les garçons avaient commencé à s'intéresser à moi – pour de mauvaises raisons.

Lorsque j'avais vu Bob pour la première fois, j'avais eu la peur de ma vie, totalement paralysée quand il avait surgi des arbres. Avec ses cheveux sombres et des yeux de la couleur du ciel, il était aussi imposant que les super-héros de la collection de BD que mon grand-père conservait dans son bureau et qu'il m'interdisait de toucher.

Je les touchais tout le temps.

Bob avait prétendu habiter plus loin, sur les berges du lac, et je l'avais cru. Le monde me paraissait alors trop vaste pour que je sache que la seule maison dans cette zone était celle de mes grands-parents. Ce jour-là, il m'avait parlé des poissons-chats qui vivaient dans le lac et des plus gros poissons qu'il avait vus dans l'océan, et raconté des tas d'histoires qui m'avaient fascinée. Il m'avait plu, et j'avais été ravie de le voir revenir la semaine suivante, le même jour à la même heure. Il m'avait apporté des bonbons. Nous avons alors instauré ce rituel hebdomadaire. Je n'avais pas beaucoup d'amis, à l'exception des nouveaux qui arrivaient en ville et qui ne tardaient pas à me tourner le dos ou à déménager. En l'espace d'un été, Bob était devenu mon meilleur ami.

Et les poupées qu'il m'avait offertes n'y étaient pas pour rien.

Même à mes yeux d'enfant, elles semblaient rares et chères, comme s'il était allé les chercher autour du monde, parce que leurs jolis minois colorés provenaient de cultures diverses dont je n'avais jamais entendu parler.